

Victor SEGALEN

à l'Hôpital maritime de Brest *

par Annie JOLY-SEGALEN

J'ai toujours hésité avant de faire connaître un seul des aspects de la personnalité de Victor Segalen. Aujourd'hui plus que jamais, car il s'agit, en le situant dans le cadre de l'Hôpital maritime, de parler du médecin. Médecin, il le fut, certes, et il s'est acquitté avec conscience des tâches qui lui furent confiées, mais s'il avait pu, dès son retour de Tahiti, en 1905, orienter autrement sa vie et se consacrer à son œuvre personnelle, il l'aurait fait volontiers.

Curieux préambule à cette étude, mais mise au point nécessaire, je crois, pour indiquer à un lecteur non averti que Victor Segalen, médecin de Marine, fut avant tout un artiste et un poète.

Il a passé, en plusieurs séjours, près de cinq ans à l'Hôpital maritime. Trois ans comme médecin et 2 ans comme étudiant. C'est à l'Ecole annexe qu'il a, en effet, préparé le concours d'entrée à l'Ecole de Santé Navale. En 1897, il fut le premier refusé et il dut redoubler. Pour un brillant élève des Jésuites et du Lycée de Brest, ayant obtenu la mention « très bien » au baccalauréat, et un non moins brillant élève à la Faculté de Rennes, c'est surprenant, mais c'est un fait.

Entre les deux années d'Ecole annexe et son entrée à l'Hôpital comme médecin auxiliaire de 2^e classe, un long temps va s'écouler : il est à Bordeaux de 1898 à 1902, en Océanie de 1903 à 1905 et à Brest, à l'Ecole des Mousses sur la *Bretagne*, de 1905 à 1907.

Le 6 décembre 1907, il prend pour la première fois son service à l'hôpital

Nous savons peu de choses sur ses obligations médicales pendant l'année 1908. Dans sa correspondance, source inépuisable de renseignements sur sa vie et son œuvre, nous ne trouvons pas grand-chose. Il faut dire que pour

* Article paru dans les *Cahiers de l'Iroise*, n° 1, nouvelle série, janvier-février 1978, et reproduit avec l'aimable autorisation du Directeur de la publication.

une fois il n'était pas séparé de ses correspondants habituels : ses parents ou, depuis son mariage en 1905, sa femme qu'il retrouvait dans leur appartement de la rue d'Aiguillon quand il n'était pas de garde. Il existe pourtant de nombreuses lettres datées de 1908 à Brest, mais elles sont adressées à des amis qui attendaient de lui bien autre chose que le récit de sa vie professionnelle. Il leur parlait de ses projets littéraires et de ses travaux en cours. Les énumérer tous serait trop long, mais notons simplement que *Les Immémoriaux* venaient de paraître et qu'il avait fait la connaissance de Debussy pour qui il écrivait *Orphée-Roi*.

Le régime des gardes à l'hôpital dont certains de ses camarades se plaignaient lui était bénéfique : un jour sur deux de retraite forcée lui donnait le temps de travailler pour lui. On trouve çà et là dans ses manuscrits des notes écrites sur du papier officiel. On l'imagine, ayant quelque chose à noter hors de son bureau et prenant le premier papier qui lui tombait sous la main...

A peine est-il installé dans ses nouvelles fonctions qu'il se préoccupe de son avenir maritime et il projette de se faire envoyer en Chine. Comme médecin ? sûrement pas. Un embarquement ne le tentait pas, mais il avait la possibilité de partir comme élève-interprète et, sans plus tarder, il entreprend des démarches au ministère et à l'École des Langues Orientales pour mener à bien ce projet.

Le 20 mai (5 mois après son entrée à l'hôpital), il écrit à Jules de Gaultier : « Je me suis donc mis à l'étude du chinois ».

Il se passe alors quelque chose de curieux : la Marine l'encourage à solliciter ce poste d'élève-interprète en Chine, mais ne lui donne pas les moyens de venir à Paris suivre les cours de chinois. Il lui faut trouver un biais et il demande, au mois d'août, un congé de 2 mois « pour étudier à la clinique Sainte-Anne à Paris les diverses maladies mentales dont l'importance et la fréquence appellent de plus en plus l'attention du corps médical ».

Ces 2 mois en deviendront 3, et, s'il a peu étudié les maladies mentales il s'est, en revanche, suffisamment perfectionné en chinois pour passer avec succès l'examen qui allait lui permettre de partir pour la Chine. Il prend en avril 1909 un paquebot des Messageries qui le conduit à Hong-Kong d'où, par le train, il rejoint Pékin.

Cinq ans vont s'écouler avant qu'il ne se retrouve à l'Hôpital maritime. Cinq ans de Chine et d'activités diverses. Cinq ans au cours desquels il va donner l'essentiel de son œuvre et vivre la période la plus féconde de son existence.

La guerre, dont l'annonce officielle lui parvient aux frontières du Tibet au cours de la mission archéologique qu'il dirige, le ramène en France. Il est envoyé d'abord à Rochefort et de là à Brest, mais il souhaite un poste actif et il fait part de ses démarches à son ami Jean Lartigue : « Au ministère où je croyais toucher au but, on m'a répondu que désormais aucune désignation nominative ne serait faite dans le service de santé et l'on m'a adressé à mon port, m'y expédiant du même coup. Je croyais y avoir beau jeu : comme



Gilbert de Voisins et Victor Segalen (à droite) devant une tombe pendant la mission archéologique en Chine (1914).

directeur, un pantin dont je connaissais les ficelles ; comme secrétaire, mon cousin Charles Cras. On m'a demandé ce que je désirais faire. « Etre envoyé aux fusiliers-marins ». Mon cousin a souri. « Tu n'es pas le seul... ». Et le directeur m'a opposé qu'on n'y désignerait désormais que « de bons chirurgiens connus ». Peu de réponses m'ont déconcerté à ce point. Pour la première fois de ma vie, j'ai regretté certaines professions de foi qui ont pu donner le change, et je n'ai pu que protester de mon entraînement au service en campagne... Et je reste ainsi, désœuvré jusqu'à ce jour (j'avais une salle épisodique d'Allemands), jusqu'aujourd'hui où l'on me donne un bon service français, signe de séjour prolongé. Jamais je n'ai senti à ce point le discord entre les gestes que l'on fait tout un jour et le prix qu'on attache à ces gestes. Le premier résultat est un à-plat physique dont je ne parlerais même pas si je n'en étais venu à bout. Le second, un dénigrement perpétuel,

un désintéret de ce qui se passe autour de soi quand on désire être ailleurs. Vaille que vaille j'ai repris un dessus médiocre, prêt à l'improbable espoir de partir le lendemain, — ne méprisant pas le jour et j'offre l'apparence de m'être remis au travail ».

Il lui faudra attendre 6 mois sa nomination à la brigade de fusiliers-marins et il partage son temps entre son service à l'hôpital et ses manuscrits : « De nouveau le compartimentage est de rigueur, écrit-il, de 8 à 11 heures, je panse et opère. Le *Ceylan* et le *Duguay-Trouin* ont rempli jusqu'aux recoins de mes salles et j'ai 222 blessés qu'il importe de ne pas délabrer davantage. La rancœur diminue devant un certain succès technique et j'accepte enfin l'inévitable... » et il ajoute : « je parviens à écrire proprement de 5 à 7 heures, heure mondaine devenue pour moi « heure bénédictine ».

S'il est à l'hôpital, il lui arrive souvent de se promener dans le jardin botanique où, dit-il « voici 15 ans j'apprenais par cœur *Bateau Ivre* et voici 6 ans le *Je me souviendrai de toi, Ceylan, de tes feuillages et de tes fruits...* ». Merveilleux jardin, si réduit depuis la dernière guerre !

Enfin, au début du mois de mai 1915, arrive la désignation souhaitée : le 2^e bataillon de fusiliers-marins qui est en premières lignes en Belgique.

Il n'y restera que 2 mois. Une gastrite aiguë le force à entrer à l'hôpital de Zuydcoote et, après 2 mois de convalescence, il se retrouve à l'Hôpital maritime de Brest comme adjoint à la Direction du Service de Santé. Il reprend avec quelque mélancolie son poste loin du front : « C'est un fait, écrit-il à Jean Lartigues le 15 novembre 1915, je suis un bon fonctionnaire. Le pli est pris et l'usure des manches. De 9 heures à 6 heures, avec ce qu'il faut de temps pour déjeuner, lire les journaux de Paris et digérer, je « suis au bureau ». J'en sors, les mains propres, sans relents pharmaceutiques ni sanguinolents. Et je n'appartiens plus qu'au Rêve nocturne ».

Tout au long de l'année 1916 nous le voyons, agacé de n'être pas en premières lignes et travaillant au-delà des limites de ses forces comme s'il se vengeait d'une inaction guerrière qui lui est insupportable. Il publie *Peintures*, achève *Orphée-Roi*, écrit une seconde version de *René Leys*, un *Hommage à Gauguin...* Comme en 1908, année passée à l'Hôpital maritime, 1916 est une année prodigieuse d'activité littéraire.

Il n'est pas résigné pour autant à vivre à l'arrière et fait des démarches au ministère pour « embarquer le plus tôt possible en Méditerranée, soit en escadre, soit à bord d'un navire-hôpital ».

Aucun poste n'étant disponible, il interroge d'autres services et entend parler par Edouard Chavannes d'une mission militaire de recrutement de travailleurs chinois qui cherche un médecin. Il pose aussitôt sa candidature ; elle est acceptée et il part en décembre pour Pékin en faisant un long détour par l'Angleterre, la Norvège, la Suède et la Russie.

Son absence, plus longue que prévue, sera de 15 mois. Il revient de ce voyage éprouvé physiquement, mais il reprend son service à l'hôpital. Comme précédemment, ses heures libres sont consacrées à son travail : « J'entame, écrit-il à Jules Gaultier, une histoire passionnée de la Grande Statuaire

chinoise dont mon dernier voyage m'a permis de combler de grandes lacunes et de tenir en mains à peu près *tous* les documents connus. Mais un poème *Thibet* est mon exutoire lyrique ».

Période stable, sereine, malgré certains moments d'extrême fatigue et l'angoisse d'une ultime avance ennemie. Il passe de longs moments dans le jardin de l'hôpital, dans « un petit bois en esplanade, de multiples petits jardins enclos, puis une sorte de môle surplombant de trente mètres l'arrière-fond de l'arsenal, la « Digue », au bout de la Penfeld, avec un entassement de ferrailles neuves et vieilles, et des coques sur lesquelles je fus heureux jadis... Et le programme se déroule : « Yvon m'arrive à midi, expertise le menu — le déclare celui « d'un grand restaurant » — déjeune en invité modeste et réservé quoiqu'important ; puis s'en va dans les serres (tout un coin des tropiques plus chaud, plus moite, plus fiévreux de sueur que nature) et au Musée, encombré des laissés-pour-compte empailés de cinq générations de marins. »

Juillet, août se passent. Segalen semble aller mieux quand, au début de septembre se propage brutalement l'épidémie de grippe espagnole. Il assiste, navré, au « débarquement triste à l'hôpital de *centaines* ou presque des jeunes recrues infectées au dépôt : grippe infectieuse, etc. chacun de nous se partage... J'en ai 60 dont 10 seront bien morts demain... Mais quels dix... et



Victor Segalen opérant.

demain cinquante autres attendus ». Deux jours plus tard, le 3 septembre, il écrit : « ... depuis quelques jours l'épidémie maritime est vraiment sérieuse. Il entre des nouveaux venus par centaines. Je suis plein et je m'attends à devoir ouvrir une autre salle, — la quatrième avec celles que je gère en temps normal. Cela fait 6 à 7 heures d'auscultation. Et ce n'est pas fini. Aujourd'hui j'ai dû faire en plus le métier de gérant d'hôtel ; trouver du lait, faire rouvrir les cuisines... Puis j'ai couru d'un bout à l'autre des kilométriques bâtiments, sous les arbres, dans les couloirs symétriques, répétés, marqués de lampes méthodiques. J'ai tenté de répondre aux appels non formulés. Je sais maintenant comment entendre... Je goûte un plaisir taciturne à avoir agi, ces jours derniers. Certes, j'eusse préféré une action qui s'exerçât avec plus de mouvement, et je ne puis m'éprendre d'une lutte où le coup donné ne retentit pas dans tous les muscles... Mais j'ai tenté de faire ce qui se devait ».

Le 5 septembre : « 6 sur 60 de mes petits Bretons sont morts. Le 7^e m'a dit hier matin avec le pur accent touchant et navrant des gars de Lannilis : « Je serai môrt aussi donc, ce soir ! ». Et il le fit. — D'autres arrivent ».

Quelques jours plus tard, il est plus rassurant : « Les choses vont mieux. Il en meurt toujours autant mais les entrants sont plus rares et moins graves. Il semble que dans une quinzaine on en voit le bout ».

La fin de la guerre est proche et Segalen salue l'armistice comme une « Apocalypse vengeresse ».

Sans plus attendre, il organise son avenir, non pas médical ni maritime, mais sinologue : « Je me suis mis, le jour même de l'armistice, à rouvrir mes dossiers de la mission au point où je les avais laissés et j'ai écrit au vénérable et bienveillant Cordier pour ma remise en route dont la première étape est Paris. La Marine que je n'abandonne pas me lâchera, Colombe de Paix, dès la démobilisation, sans efforts. Quelle joie à travailler de nouveau en toute liberté ! ».

On le sent heureux de pouvoir se consacrer enfin à son œuvre quand, vers la fin de l'année, ses forces le trahissent. Au début de janvier 1919, il avoue : « J'ai été malade, gravement. Une vie double, si ce n'est triple, menée pendant combien d'années m'a conduit au point d'un repos total nécessaire ».

Ce mot : *repos* nous ne l'avons encore jamais lu écrit de sa main. Il doit cesser toute activité et il part pour Alger chez son ami Charles de Polignac. Au retour, il ne se sent pas mieux et il écrit, le 21 avril, à Jean Lartigue, la phrase poignante souvent citée : « Je sens que la vie s'éloigne de moi ». Il « éprouve parfois », écrit-il, le 7 mai, « des sortes de syncopes musculaires qui sont très pénibles, inexplicables et sans lesquelles je serais entièrement debout ».

On peut penser qu'à la suite d'une coupure accidentelle à la cheville, une de ces syncopes lui fut fatale, le 21 mai, au cours d'une promenade, près du gouffre du Huelgoat.